

Ecoldar



*Christine Lapostolle*

Ecoldar  
*Portrait d'une île*

Éditions MF



*Où donc va ma jeunesse ? Où va ma vie ?*  
Pier Paolo Pasolini *Edipe roi*



Son travail à elle, appelons-la L, est de faire lire des textes aux étudiants de l'île. Les rendez-vous ont lieu le matin, il y a le tout petit groupe de ceux qui sont toujours à l'heure. Les autres arrivent lentement, un café à la main, encore ensommeillés. Des textes théoriques. Ce n'est pas ce qu'ils préfèrent. Il y en a qui pensent qu'ils ne sont pas sur l'île pour ça, et qui ne viennent pas. Elle choisit des textes qui correspondent à des questions qui se posent aux artistes. Cette année on réfléchit à ce que c'est que lire, écrire, parler, enseigner – à la manière dont la pensée se fabrique et circule. Elle veut les convaincre que, même dans un texte réputé difficile, en s'y mettant à plusieurs, en y revenant autant de fois qu'il le faut, on comprend quelque chose. Elle veut qu'ils lisent. Elle veut qu'ils arrêtent de lire bêtement un mot après un autre et qu'ils se mettent à regarder ce qui est écrit, à chercher, à insister. Elle a distribué une liste de textes, ils doivent en choisir un, le travailler à plusieurs, le présenter devant les autres. Pour que ce ne soit pas ennuyeux comme un exposé, elle demande qu'on invente une façon de présenter qui ressemble à ce qui est écrit. Il faut que ce qu'on a lu influence la manière dont on va en parler – parler en public c'est déjà une performance.

Le premier texte était *Enseigner et apprendre, arts vivants*, de Robert Filliou et le lecteur s'il le désire... Le livre lui-même, avec ses pages laissées blanches à la fin, se présente comme un livre à terminer chez soi. On était assis sur des coussins, le garçon et la fille qui présentaient servaient du thé. Les propos de Filliou avaient donné lieu à une grande discussion sur les expériences scolaires des uns et des autres. Il y avait ceux qui étaient emballés ; d'autres avec une mine lasse demandaient quand est-ce qu'on allait en finir avec ces vieux trucs de soixante-huitards. Une grande fille aux boucles d'oreilles chatoyantes dont L ne savait pas encore le nom et qui avait fait sa scolarité dans un lycée expérimental avait raconté... On avait envisagé une suite : adopter la proposition de Filliou et prolonger au fil de l'année sur un blog ce que le livre inspirerait.

Aujourd'hui la séance porte sur *Le geste d'écrire* de Vilém Flusser, il n'y a pas de coussins, on est à nouveau sur les chaises empilables, ceux qui doivent prendre la parole commencent par dire : « On vous donne un quart d'heure pour noter en quoi consiste pour vous le geste d'écrire. »

Le geste d'écrire, dit Flusser, est à l'origine un geste qui creuse, qui grave... Les étudiants s'enfoncent dans les méandres de la description du texte – la linéarité du geste, la machine à écrire, le stylo. Il s'agit de l'écriture occidentale, de l'écriture de l'homme à la fin du XX<sup>e</sup> siècle. Quel est le lien du geste d'écrire avec l'expression d'une sensation, d'une idée ? On s'arrête. On réfléchit. Ceux qui vivent sans écrire, ceux qui ne peuvent pas vivre sans écrire. La différence entre l'écriture et la pensée à haute voix, celle qu'on est en train de pratiquer, là, maintenant. La question d'écrire à la main ou à l'ordinateur devient



très importante. Il y a ceux qui tiennent à leur écriture à la main comme à la prunelle de leurs yeux. Dessiner, écrire, c'est le même geste au départ – les hiéroglyphes, les pictogrammes, quelqu'un retrouve sur son ordi des images de pages de William Blake, avec les extrémités des lettres qui se transforment en herbes, en flammes, en vrilles de vigne... Ceux qui pensent que l'écriture à la main c'est fini : en Amérique on ne l'apprend déjà plus dans les écoles, ce qui compte c'est d'apprendre à taper sur un clavier. Et si on n'a pas de clavier ? Et si on n'a pas d'argent pour s'acheter un clavier ? Quelqu'un dit que bientôt tout le monde aura des smartphones, des tablettes, on n'aura plus besoin d'écrire à la main, c'est évident. Quelqu'un trouve comme Flusser que notre pensée est programmée par la structure de la page. Quelqu'un dit, avec un stylo, un crayon, tu es libre, tu vas où tu veux, tu es plus créatif. Une petite voix flûtée : « Je trouve que taper à la machine a une fonction curative. » Et la petite voix explique qu'elle a acheté une vieille Remington dans une brocante et qu'elle ne se lasse pas de ses cliquetis. Quelqu'un ne savait pas que jusqu'à l'époque de Victor Hugo on écrivait encore avec une plume d'oie – silence en hommage à la longue contribution des oiseaux à l'écriture humaine. Quelqu'un dit, moi c'est le contraire, je fais tellement de fautes que je refuse d'écrire à la main. J'ai hâte que ce soit fini, qu'on écrive tous sur des machines qui nous corrigent. Dit aussi qu'il n'aime pas lire parce que quand on lit on est seul. Il ne peut pas poser à l'auteur les questions qui lui viennent à l'esprit au fil de sa lecture et ensuite il les oublie. Il pense que l'avenir est aux forums de discussions.

*Journal d'un étudiant* 16.09.201...

C'est la rentrée. Soleil d'été. Le bâtiment est une ancienne caserne. C'est drôle de venir étudier dans une caserne – étudier l'art. Étudier n'est peut-être pas le mot. On se retrouve dans une grande salle au plancher taché par ceux qui sont passés avant... Des taches de toutes les couleurs sur le vieux bois marron gris, qui attirent le regard comme si on allait pouvoir y déchiffrer quelque chose. On est une quarantaine. Je me suis mis au premier rang, je ne sais pas pourquoi. Le directeur et les profs sont alignés en face de nous, assis sur des chaises orange fluo. Ils parlent les uns après les autres. Je n'écoute pas tout : la chance que représentent pour nous ces études... le mot « art contemporain » qui revient. On va découvrir l'art ici sous d'autres angles... une manière de vivre artistique. Le parcours sur Ecoldar nous est présenté comme une aventure. Le directeur emploie plusieurs fois le mot « risques », et aussi le mot « professionnel » : devenir des professionnels de l'art. Nous allons avoir plein de cours : peinture/couleur, volume/espace, dessin, photo, vidéo...

Pour la semaine d'intégration d'anciens étudiants ont préparé des workshops. Je demande à ma voisine, une redoublante aux cheveux verts, ce que signifie « workshop ». Ce sont des ateliers où on fabrique quelque chose en groupe autour d'une question. Il y en a cinq. Les présentations ne sont pas toujours faciles à saisir car on fait attention à plein de choses à la fois. Il y a une proposition autour de la mémoire, mais je n'ai pas envie d'entrer tout de suite dans des choses trop personnelles, une autre où on fabrique une sorte de journal gestuel et sonore, ça m'intimide –, une peinture collective dans le port. Je me décide pour « l'art de la récup, utopies en cours » proposé par trois types sapés un peu comme dans un film de la Nouvelle Vague.

Quand L a commencé à enseigner, elle se demandait comment on pouvait avoir l'idée de faire des études sur cette petite île si loin de tout. Elle avait posé la question à un artiste qui avait fait ses études là. L'artiste avait répondu qu'au moins dans ce genre d'endroit tu es tranquille, on te fiche la paix. Il n'y a pas mille sollicitations, mille vernissages, mille événements, on a le temps de se construire avant de partir dans le vaste monde. À l'époque, il était jeune, il avait eu besoin de cela. Pour comprendre des choses. Il n'aurait pas pu se lancer directement à l'assaut des lieux d'expositions et du monde de l'art, il n'aurait pas su comment s'y prendre. Pour certains, l'île est un tremplin, une branche où se poser pour scruter alentour avant de s'envoler. Ce n'est pas toujours le cas.

Si vous passez cinq ans sur l'île – cinq ans c'est la durée des études si on les fait en entier –, si vous ne vous préparez pas à quelque chose, à partir dans quelque chose de plus grand, si vous n'envisagez pas la manière dont vous allez, soit intégrer le monde de l'art contemporain, soit fabriquer votre manière de vivre, vous risquez l'assoupissement définitif. Les études finies, continuer une petite pratique sur place, trouver une petite manière de vivre un peu alternative au bord de la mer, pêcher, surfer, peindre ou faire quelque chose d'artistique qui se vend aux touristes, tout en cultivant vos plants de cannabis. Sans que personne ne vienne vous déranger au milieu de votre petit monde qui se ratatine gentiment dans ce paradis sans issue. Vous n'êtes pas allé voir ailleurs et ça a fini par être trop tard.

Il y a aussi ceux qui s'enferment et continuent tout seuls dans leur atelier, dans leur garage, leur grenier, leur cuisine. Avec acharnement. Avec rage. Ou juste leur

détermination. Travaillent pour eux-mêmes, pour d'autres qu'ils n'entrevoient pas bien. Qui affrontent le découragement. Jusqu'à ce qu'un jour, peut-être, quelque chose se passe.

Il y a ceux qui abandonnent toute pratique artistique, en quittant Ecoldar ils entreprennent d'autres études, trouvent un métier, se marient... Ce n'est pas pour autant qu'il ne circule pas de l'artistique dans leur vie, un fil ténu, un son.

Souvent les étudiants disent qu'il y a, après Ecoldar, une période difficile. Il faut reprendre pied sur le continent, se remettre à l'heure des autres. Certains s'organisent en petits groupes, s'invitent, se voient, montent des événements, font des vernissages, manipulant le langage artistique qu'on leur a appris pour essayer de se maintenir à la surface du jeu, continuer d'en être.

Si on persévère dans la pratique de l'art, il se peut qu'une fois quittée l'île la production se transforme tellement que les profs ne la reconnaîtraient pas. On a complètement changé de médium, on s'intéresse à tout autre chose. On a bazardé ce qu'on faisait sur l'île, un fardeau qui n'avait pas de valeur en soi, des balbutiements de jeunesse. C'est seulement plus tard, peut-être, dans très très longtemps, qu'on verra le lien avec ce par quoi on a commencé.

Et le milieu, l'art contemporain ?

On y croit, on essaie d'y entrer, on frappe aux portes, on n'y croit plus, on a laissé tomber tout ça finalement.

Vous avez quitté l'île depuis cinq ans et vous vous cherchez encore.

Vous avez toujours un travail artistique que vous menez à côté de votre travail alimentaire et vous faites des expositions avec des copains.

Vous essayez de construire quelque chose, c'est dur.

Vous êtes une ou un jeune artiste contemporain  
qui a le vent en poupe. Vous êtes un professionnel de l'art.

Vous êtes complètement rentré(e) dans le rang. Et  
personne ne devinerait que vous êtes passé(e) par Ecoldar.

Vous dites, quand j'étais jeune, j'ai fait Ecoldar,  
certains comprennent.

Vous êtes en train de devenir prof sur une île vous aussi.

Vous avez choisi une manière de vivre décroissante  
et vous vous y tenez. Vous construisez votre maison,  
vous fabriquez du pain et vous organisez des ateliers  
de peinture chez les zadistes.

Vous avez voyagé à travers le monde et maintenant  
vous faites de la gravure dans les montagnes  
du Sud-Est mexicain.

Vous avez monté votre boîte sans trahir complètement  
les idées de quand vous étiez jeune, et ça marche.

*Journal d'un étudiant* 18.09.201...

Le groupe que j'ai choisi, c'est un peu le bordel. Les anciens étudiants qui le mènent sont sympas mais ils n'expliquent pas grand-chose, on ne voit pas trop où ils veulent en venir. Enfin, on fait connaissance. Le premier jour il a fallu ramener un maximum d'objets, n'importe lesquels, tout ce qu'on trouvait, qu'on a entassés dans une pièce. Aujourd'hui on doit réfléchir à ce qu'on fait avec. Ils appellent ça constituer un chaos. Ils emploient souvent le mot « chaos ». Un peu avant midi, à force d'entendre ce mot, je me suis senti K.O. J'ai eu une sorte de malaise. J'ai senti un vide tout d'un coup. La salle était pleine, de gens, d'objets que tout le monde était en train d'apporter. J'ai regardé la fille à côté de moi. J'ai vu qu'elle était pâle. Elle ne se sentait pas bien non plus. On est sorti faire un tour. Personne

ne nous a rien demandé. Dehors, une clope, ça va mieux. On décide de marcher jusqu'à la plage, on va ramasser des trucs sur la plage pour le chaos. Hier ils nous ont montré des exemples de gens qui construisent avec les objets de rebut. À Zarzis, cet été, j'ai rencontré un type qui passait ses journées à collecter des choses échouées sur la plage et à les recycler chez lui. Et peu à peu, alors qu'au début il ramassait ce qu'on aurait pu trouver sur n'importe quelle plage, ce qu'on trouve ici – des gants en caoutchouc, des tissus imbibés d'eau, des bouteilles, des chaussures... – comme Zarzis est dans la zone de passage des migrants, il a commencé à retrouver toutes sortes d'objets qui leur appartiennent et qu'ils perdent en route à cause des conditions de la traversée, il s'est mis à penser tellement à eux à travers ces objets qu'il n'a pas pu continuer à travailler dans l'usine où il bossait, il s'est mis à construire des sortes d'autels. Parmi les objets il y a des bouteilles avec des messages dedans.

Et parfois ce sont des corps que la mer ramène.



Il faisait assez beau. On s'est baigné. Ici ce n'est pas Zarzis, la mer est froide mais tout est paisible. Fraîcheur salée. Cris rauques des oiseaux. On peut oublier le reste du monde. On a regardé le bateau qui fait la liaison avec le continent accoster, les gens descendre, des autochtones, quelques étudiants qui arrivent seulement maintenant, quelques touristes contents d'être en vacances quand les autres travaillent. Les îliens viennent attendre au port les marchandises qu'ils ont commandées. Il n'y a plus que deux bateaux par jour en cette saison. On s'est dit qu'on pourrait repartir. Piera, elle s'appelle Piera, a voulu me montrer son appart. En colloc avec une fille qu'elle ne connaît pas et qui commence une thèse sur les fonds marins. Ensuite on a marché dans l'île car on ne l'avait pas encore tellement visitée. On a pris un verre. On a regardé le ciel changer de couleur, les ombres sur le sable, la lumière sur l'eau, un nuage qui passe, le soleil qui n'en finit pas de descendre puis, en un instant, disparaît, le phare qui commençait à balayer la côte. On n'a pas eu envie de retourner au workshop, on ira demain.